

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

ESCALES
EN
MÉDITERRANÉE

FLAMMARION

Escales en Méditerranée

Henri de Régnier



Paris : Ernest Flammarion, 1931

Exporté de Wikisource le 03/11/20

TABLE DES MATIÈRES

<u>AVANT-PROPOS</u>	v
<u>De la maison où je suis né</u>	9
<u>Visites du magicien</u>	40
<u>Escales</u>	42
<u>Colloque avec le magicien</u>	220
<u>À bord du <i>Velleda</i></u>	222
<u>À bord du <i>Nirvana</i></u>	235
<u>Dernière visite du magicien</u>	243

AVANT-PROPOS

Je m'embarque, ce soir, pour la plus belle des croisières, celle que l'on accomplit sur les mers de la mémoire, en compagnie du souvenir, celle où l'on retrouve un peu de soi-même dans la figure des nuages, la couleur des flots, la courbe des horizons, dans le goût de l'air que l'on respire, dans la lumière, dans le vent, dans le silence. Je m'embarque, ce soir, pour la croisière du souvenir.

Depuis longtemps, je rêvais ce voyage et je ne sais vraiment ce qui m'empêchait de l'entreprendre puisque il ne dépend pas des conditions matérielles qui, d'ordinaire, selon leur bienveillance ou leur malice, mettent obstacle à nos projets ou les favorisent. Je n'avais donc pas à compter avec les circonstances variables qui tantôt nous retiennent où nous sommes, tantôt nous permettent d'être où nous voudrions, mais la liberté n'a-t-elle pas ses contraintes et est-il si facile qu'on le croit de disposer de soi-même et d'amener à l'entente son désir et sa volonté ? Il faut, pour que cet accord se produise, l'intervention d'une puissance mystérieuse qui nous convainque que l'heure est venue de ne pas tarder davantage à nous résoudre à ce que rien ne

nous oblige de différer, sinon l'obscur appréhension que l'accomplissement d'un dessein longtemps remis à demain nous prive du plaisir de le tenir en réserve pour une occasion indéterminée, car on redoute malgré soi de raviver des réalités dont on a fait des songes et n'est-ce pas aux résurrections du souvenir qu'il me faudra confier les images que je vais demander au passé ?

Nous sommes ainsi faits. Cependant, nous disons-nous, est-il si prudent de tergiverser ainsi et ne risquons-nous pas, à force d'atermoiements, de n'être plus, un jour, en état de donner au souvenir le solide et vivant appui des réalités dont il est le dépositaire et dont il doit être l'interprète ? N'est-il pas un moment où nous serons incapables de lui fournir la matière qu'il lui appartient de mettre en jeu ? N'en est-il pas un autre, au contraire, qui sera spécialement propice à ce qu'il saisisse et fixe le spectacle que lui propose notre mémoire ? N'est-il pas un instant où s'y mélangent en parties égales ce que nos yeux ont retenu du réel et ce que notre esprit y a ajouté en se le représentant ? Mais cet instant favorable, qui nous l'indiquera ? Qui nous fera le signe du départ et ce signe sera-t-il un geste du hasard ou quelque imperceptible mouvement venu du plus secret de nous-même, remous mystérieux de l'eau du port, montée surnoise de la marée, léger souffle du vent dans la mâture ?

Je ne pourrais dire exactement d'où m'est venu l'avertissement auquel je vais obéir et qui a presque le caractère d'un ordre, mais soudain j'ai senti que j'étais prêt

à laisser se réveiller toutes les images conservées au fond de moi, du temps où, par deux fois, j'ai goûté l'enchantement de vivre entre la mer et le ciel, au rythme de la vague, dans la saine pureté de l'air salin, dans la libre et magnifique oisiveté du voyage. Ce fut, en effet, par deux fois que de chères amitiés m'offrirent le plaisir de croiser en Méditerranée, la première, en 1904, sur le *Velléda* du duc Decazes, la seconde, en 1906, avec la comtesse de Behague, sur son *Nirvana*. La durée et les itinéraires de ces deux croisières furent à peu près les mêmes. L'une et l'autre eurent lieu durant les mois d'été et c'est de ce qu'elles m'ont laissé dans les yeux et dans l'esprit que se composera celle que j'entreprends, ce soir, et qui sera faite d'impressions et de souvenirs superposés librement. Je ne m'y astreindrai pas aux parcours accomplis jadis, pas plus que je n'observerai l'ordre de leurs escales. À travers ma mémoire je naviguerai selon ma fantaisie. C'est elle qui me conduira, qui me guidera, m'arrêtera. C'est elle qui me dira de jeter l'ancre ou de larguer l'amarre. C'est à elle que je me confie pour la plus belle des croisières, la croisière du souvenir...

DE LA MAISON OÙ JE SUIS NÉ

On ne voyait pas la mer, de la maison où je suis né, mais le port n'en était pas loin avec ses quais, ses bassins, sa jetée, et la mer était intimement mêlée à la vie de cette petite ville normande dont je revois encore dans mon souvenir les rues étroites et pittoresques où les coiffes paysannes se croisaient avec les bérets marins. Je revois le marché avec ses étalages de grasses volailles et de grosses mottes de beurre, la poissonnerie, si bruyante aux heures de vente à la criée, quand les barques de pêche avaient déchargé les captures de leurs filets et que, voiles carguées, elles montraient à marée basse leurs flancs tout incrustés de coquillages et tout visqueux d'algues et de vase, les lourdes barques que j'aimais à voir rentrer et dont je retrouvais les coques et les agrès en miniature suspendus en ex-voto à la voûte de l'antique chapelle auprès de laquelle j'allais jouer, enfant, sous les grands arbres de la Côte de Grâce, tout frémissants des souffles de l'Estuaire.

Certes, je l'aimais, cette Côte de Grâce, qu'on l'abordât par les raidillons du Mont Joli, qu'on y parvînt par la longue avenue en pente ombragée qui y conduisait, mais je lui préférais encore les quais avec leurs anneaux de fer où

s'amarraient les câbles goudronnés, où les douaniers faisaient les cent pas, où zigzaguait parfois un matelot éméché, où les retraités fumaient leur pipe en crachant gravement sur la dalle, où se bouscullaient les polissons, les quais où le bateau à vapeur, venu du Havre, accostait et bombait sur ses roues à aubes ses imposants tambours, où les voiliers de Norvège débarquaient leur chargement de planches de sapin aux larmes résineuses, les bons vieux quais de mon Honfleur natal que dominait le bizarre édifice de la Lieutenance, les quais où j'avais admiré, une fois, au milieu d'un cercle de badauds, un étonnant personnage qui, moyennant quelque monnaie qu'on lui donnait, se régala, sans en paraître incommodé, d'un plat de galets dont il avalait le plus gros avec une visible satisfaction.

De ces souvenirs, de ces impressions de mon enfance honfleuraise, j'ai gardé le goût des choses de la mer. Depuis, j'ai toujours aimé les horizons de ciel et d'eau, le rythme des vagues, l'ondulation des algues, l'odeur de l'air salin, la forme des coquillages, le gonflement des voilures, la fierté des étraves, la courbe des coques, la vivante beauté des navires. La vue d'une boussole ou d'une ancre m'a toujours fait rêver.



Cet attrait pour la mer, je l'ai emporté en moi, quand j'ai quitté la petite ville normande pour le Paris où s'est achevée mon enfance et où s'est écoulée ma jeunesse. Paris avait pour moi sa mer intérieure : son bassin des Tuileries où

voguaient toute une flottille minuscule. Que d'heures j'ai passées autour de sa margelle de pierre à suivre des yeux les fortunes de mon sloop ou de ma goélette !... J'y ai assisté à des combats, à des régates et aussi à des naufrages. Parfois la retombée du haut jet d'eau était fatale à nos escadres qui avaient aussi parfois affaire avec le bec des cygnes, redoutable aux voilures et aux gréments, mais, malgré ces déboires inévitables, j'ai goûté là de grands plaisirs. Vint ensuite celui des longues lectures : livres de voyages et d'aventures, le temps où l'on ne rêve que corsaires, pirates, flibustiers, boucaniers, hache d'abordage, coutelas entre les dents, îles désertes, récifs de corail, aiguades et biscuit de mer, gallons d'eau douce et bouteilles de rhum. Le vent fait flotter aux mâts les pavillons ; les hunes se balancent, les fanaux s'allument, l'équipage est sur le pont, on inonde la soute aux poudres, le capitaine n'a pas quitté son banc de quart. On sombre, perdus corps et biens, le radeau...

Lorsque je levais les yeux de dessus mon livre, j'apercevais de ma fenêtre couler la douce Seine. Son cours paisible s'en allait lentement vers l'Estuaire où je l'avais vu se confondre au flot salé de la Manche. Parfois le cri d'une sirène déchirait l'air fluvial. Un remorqueur passait traînant une file de chalands. Parfois, dans mes promenades, je m'arrêtais devant la frégate amarrée auprès du Pont-Royal. J'admirais son antique prestance marine, fière encore quoique ses sabords fussent sans caronades et, sans voiles, ses vergues, mais je m'en éloignais bientôt pour rôder un instant autour du bassin des Tuileries, que sillonnait

toujours sa flottille minuscule. Je n'étais déjà plus d'âge à prendre part à ces jeux et j'allais chercher ailleurs mes plaisirs nautiques.

Je les trouvais au Musée de Marine que le Louvre abritait à son plus haut étage en des salles, basses de plafond et dont le plancher n'était pas ciré. Sauf le dimanche, elles étaient peu fréquentées et je pouvais librement coller mon nez aux glaces des vitrines qui contenaient des instruments de navigation et des modèles de vaisseaux de toute jauge et de navires de tout gabarit. Tout y est de la plus minutieuse exactitude ; il ne manque ni un filin, ni une poulie. Vaisseaux de haut bord, ou de commerce, corvettes et bricks, toutes les variétés navales y sont représentées. J'allais des unes aux autres avec une curiosité passionnée. Aucun détail n'échappait à mon attention. Je savais le nombre des paires de rames de la belle galère, toute peinte et toute dorée, qui, avec ses pavillons fleurdelysés, semblait prête à prendre la mer. Que de fois je m'y suis embarqué en pensée, tandis qu'aux angles de la salle les grandes figures de proue en bois doré se cambraient aux sons muets des conques torses où soufflaient à pleines joues des Tritons écailleux !

Bien souvent j'entendais ainsi résonner en moi l'appel de la mer, mais le temps vint où il n'arrivait jusqu'à moi qu'à travers les brumes mélancoliques où errait ma jeunesse inquiète. Les chemins qu'elle avait suivis ne m'avaient pas ramené vers les horizons marins ; mes rêves d'adolescent avaient pris d'autres voies. Elles m'avaient conduit à des

carrefours où hésitaient mes pas dont j'écoutais, le cœur battant, les échos incertains. Une lourde tristesse, faite de désirs vagues et de regrets indéfinis, m'accablait. Je sentais peser sur moi le deuil d'un ciel voilé. Toutes les choses s'enveloppaient à mes yeux d'une soucieuse lumière d'automne ; mes pensées se détachaient de mon esprit comme de précoces feuilles mortes. Je prêtais à la forme des nuages des significations symboliques. Le vol d'un oiseau, le murmure d'une source, la figure d'une fleur, la structure d'une pierre me semblaient des indications du destin. À ces sombres rêveries je cherchais un cadre qui leur convînt. Je ne leur en trouvais pas de plus propices que les vastes étendues d'eau qui stagnent sur une terre marécageuse et sur lesquelles passent des bandes triangulaires d'oiseaux migrateurs. J'aimais aussi les paysages forestiers. J'ai hanté les solitudes de cette forêt d'Ardenne où l'on rencontre Jacques le Mélancolique. J'ai bien souvent conversé avec lui, assis à ses côtés sur quelque tronc d'arbre renversé, tandis que, sur nos colloques, flottait la rumeur des hautes futaies où, parfois il me semblait entendre le bruit de la mer, mais, lointain, si lointain qu'il était comme le souvenir d'un songe...

Comment, un jour, de ce songe, est-il sorti une voix et comment cette voix est-elle devenue un ordre ? Je ne sais. Comment, d'une bouche invisible, peut-il tomber un mot qui nous réveille de nous-même, obéissant à sa mystérieuse incantation ? « Quitte cette forêt où tu t'attardes, me disait la voix impérieuse et douce. N'es-tu pas las de ses retraites

et de ses solitudes ? Elles n'ont plus rien à t'apprendre, mais sois-leur cependant reconnaissant de ce qu'elles t'ont désappris pour jamais. Ne t'ont-elles pas rendu insensible aux mille vanités et aux creuses ambitions qui tentent la jeunesse des jeunes hommes et proposent à leurs désirs de fausses images de la vie ? À l'ombre des vieux arbres, tu as longuement conversé avec Jacques le Mélancolique et ne t'a-t-il pas, en ces entretiens, communiqué un peu de sa sagesse désabusée ? Ne t'a-t-il pas prémuni contre bien des erreurs et ne t'a-t-il pas fait profiter de son ironique expérience ? Remercie-le. Prends sa main dans la tienne pour un adieu que tu lui renouvelleras au tournant du chemin, car il faut que tu quittes la forêt. Traverse les marais au bord desquels tu as erré trop longtemps sous un ciel gris où passait le vol triangulaire des oiseaux migrants. Ils t'indiquent ton chemin... Va devant toi ! »

La voix s'est tue, puis elle a repris, plus impérieuse, plus éclatante : « Pars ; il est temps. Regarde ce pâle soleil qui déchire péniblement le voile des brumes. Là-bas, il est des pays où il brille de tout son éclat dans la splendeur de la lumière et dans la pureté d'un ciel sans nuages. Une mer merveilleuse y baigne des rivages dorés. Tu entendras le murmure de son flot sur des rochers couleur de pourpre et sur des sables couleur de miel. Tes oreilles écouteront des harmonies nouvelles et ton esprit se remplira de rêves nouveaux. Tu te sentiras un autre et il te semblera qu'une force divine est entrée en toi. Certes, tu connaîtras encore la tristesse, l'angoisse, la douleur, car elles sont les

inséparables compagnes des hommes, mais leurs visages rayonneront d'une beauté si pathétique et si mystérieuse qu'elles te sembleront les filles mêmes du Dieu de la vie et les sœurs visibles du Destin. »



Je ne sais plus exactement en quelle année eut lieu ma descente vers le Sud. Aucun événement important ne la détermina. Avais-je senti au fond de moi que l'heure était venue de rompre avec mes mélancolies juvéniles et d'ensoleiller les brumes de mes rêveries ? Je viens d'imaginer qu'une voix m'avait parlé et qu'un ordre m'avait été donné. Ce n'est là qu'un artifice dont je me repens d'avoir usé. Il n'est pas dans le ton que je voudrais à ces pages d'où je souhaiterais bannir toute emphase. Je ne céderai pas non plus à la tentation d'inventer à ce voyage des raisons romanesques et des circonstances lyriques. Il n'eut rien d'une aventure et n'en comporta aucune. Il ne fut que le délassement d'un jeune homme, heureux de ses premières libertés et qui éprouve pour la première fois le plaisir d'être livré à lui-même et maître de son temps et de sa route. Ce fut ainsi que je partis, par un beau mois de septembre. J'emportais avec moi le modeste bagage de l'étudiant : des hardes et quelques livres. Donc, à la main, une valise ; dans l'esprit, écho de récentes lectures, de sonores noms de villes et de lieux ; au cœur, cette légère palpitation qui l'émeut devant l'inconnu. Ce fut ainsi que je partis, en ce septembre du temps de ma jeunesse, pour aller vers le soleil, vers la mer, non vers celle que l'on ne voyait

pas, de la maison où j'étais né, mais vers une autre mer où je pressentais obscurément que je naîtrais à ma vraie vie.



Je me souviens qu'à peine installé dans le wagon, j'ai déployé la carte que j'avais emportée avec moi. J'étais assis entre un vieux monsieur et une respectable dame qui me regardaient avec une certaine considération. À leurs yeux je représentais le voyageur, non pas celui qui se rend, pour ses affaires d'intérêt ou de famille, d'une ville à une autre, mais le voyageur qui voyage pour son plaisir et à sa fantaisie, et qui part peut-être pour un pays lointain d'où il ne reviendra peut-être jamais. Aussi éprouvaient-ils pour moi un mélange de respect et de commisération. Sans doute eus-je perdu pour eux un peu de mon prestige s'ils avaient deviné que je m'arrêtais à Lyon. Heureusement, avant qu'on y arrivât, ils descendirent du train à un arrêt en jetant à ma jeunesse aventureuse un regard d'encouragement et de sympathie.

J'avais choisi Lyon comme première étape. Je comptais y dire adieu aux bruines avant de pénétrer dans les régions de la lumière et dans les pays du soleil. Lyon n'est-il pas la ville des brouillards ? Des eaux conjointes de son Rhône et de sa Saône, ils montent en vapeurs humides et enveloppent de leurs ondes aériennes la cité au visage voilé, la cité des trames et des tissus où les métiers travaillent les soies dont les navettes unissent les fils dociles en de merveilleux assemblages. C'était sous ces traits laborieux et vaporeux

que j'imaginai Lyon et j'en augurais ce qui s'en devait ajouter de gravité à la solennelle et majestueuse grandeur de ses aspects. Ils me parurent, en effet, tels que je les avais prévus. L'ampleur de ses places, la largeur de ses quais, la hauteur de ses façades, je ne savais quoi de sérieux jusque dans le mouvement et l'activité des rues confèrent à Lyon une dignité singulière, en font un centre de vie puissant. Lyon fait grande figure parmi les grandes villes de France et je lui trouvais visage de capitale, mais ce visage ne se dissimulait pas sous le voile à travers lequel je l'attendais. Il se montrait à moi sans éclat, mais sans ombre. Un pâle sourire de bienvenue l'éclairait sans l'illuminer. Les brumes, qui souvent l'enveloppent, n'étaient pas montées vers lui des eaux fluviales ; elles en effleuraient légèrement la surface, de leur soyeuse et fluide transparence.

Il faisait un temps délicieux, le matin où je suis allé à Fourvières. Un air moite et léger, doucement lumineux d'un soleil invisible, annonçait une belle journée qui était la dernière que je devais passer à Lyon. J'avais donné aux musées les heures nécessaires ; j'y avais admiré des tableaux et des étoffes, œuvres de maîtres peintres et de maîtres tisseurs. J'avais rêvé sous les voûtes des antiques sanctuaires lyonnais et j'allais maintenant vers celui qui domine la cité. J'aime ces hauts lieux où la foi rassemble les foules, où la prière incline les fronts et courbe les genoux, surtout lorsque leur solitude nous les donne tout entiers. Sur le plateau de Fourvières s'est posé un pied immaculé et les regards y cherchent Celle dont n'y demeure

plus que l'image qui commémore sa miraculeuse venue...
Même absente, la Vierge est la Reine de Fourvières.

On monte vers elle par un chemin mécanique qu'a agencé la main à la fois ingénieuse et maladroite des hommes. Un câble qui s'enroule à un treuil élève le long d'une pente une plate-forme mobile où l'on prend place et qui vous dépose au sommet de la colline sacrée où voisinent une humble église et une somptueuse basilique. Vite j'ai fui l'éclat des ors et le miroitement des marbres pour l'ombre de la modeste nef tout étoilée de cierges et toute surchargée d'ex-voto qui en font un lieu de gratitude et de recours. Une réponse y accueille-t-elle donc l'appel désespéré des âmes ? Heureux ceux qui sentent là un appui à leur faiblesse, une consolation à leurs peines, un remède à leurs misères ! Heureux ceux qui sentent là une présence divine et maternelle !

Quand je suis sorti de l'église, un clair et chaud soleil brillait et pénétrait l'air qui avait perdu sa tiède moiteur. J'avais à mes pieds la vaste ville et autour de moi un vaste horizon, sur divers points duquel un vieil homme, moyennant une faible redevance, braquait sa lunette. Dans son disque grossissant on distinguait les sommets lointains des Alpes, mais ce n'était pas vers leurs neiges devinées que se portaient mes regards. Ce qui les attirait, c'était la large et puissante coulée du Rhône, qui, venu des glaciers alpestres, précipitait vers la mer sa course fluide. Bientôt j'allais le suivre et descendre avec lui vers la lumière. Déjà Lyon s'effaçait de ma pensée. La jeunesse a en elle on ne

sait quoi d'aveide qui s'attache moins au présent qu'elle ne devance l'avenir.

Cependant je ne fus pas insensible au plaisir de l'instant que je vivais. Le beau soleil d'un midi de septembre réjouissait mes yeux et exaltait mon sang. Le chemin que j'avais pris pour regagner Lyon zigzaguait en lacets au flanc de la colline. Des haies le bordaient et parfois il devenait presque un sentier champêtre. Çà et là quelques vieilles pierres, quelques débris de constructions romaines le jalonnaient. L'antique Gaule était présente dans ces décombres qui m'annonçaient que bientôt, sur la terre provençale, je saluerais, en ses temples, en ses arènes, en ses arcs de triomphe, en ses aqueducs, ce qui y subsiste encore de la grandeur de Rome, que bientôt je verrais s'azurer la mer que les trirèmes de la République et de l'Empire déchiraient du bec de leur éperon et battaient de la cadence de leurs rames, la mer où les barques normandes, parties de mon rivage natal, avaient promené leurs voiles conquérantes et leurs proues victorieuses.



Avant de quitter Lyon, j'avais acheté un mince carnet que j'ai retrouvé bien des années après et sur lequel j'ai pu déchiffrer quelques-uns des griffonnages dont j'en avais couvert les pages. Était-ce le geste naïf du jeune voyageur en sa fatuité de se croire le premier à voir les lieux où il passe ? Était-ce le signe d'une destinée qui ne connaîtrait guère d'autre jeu que de couvrir d'écriture d'innombrables

feuilles que dispersera le vent ? Quoi qu'il en ait été, voici quelques notes qui, à défaut d'autre intérêt, serviront, à tout le moins, d'itinéraire.



Au sommet d'une roche, le vieux château de Crussol est en ruines. La pierre semble calcinée ; des nuages entourent le pan croulé de l'antique donjon qui paraît brûler encore en ces fumées d'eau. Il a plu tout le jour. Le ciel est tuméfié de nuées suintantes. Vers le soir, dans la plaine du Rhône, après Montélimar, une déchirure s'emplit de lumière jaune, transversale fissure d'or pâli qui se referme peu à peu.

Orange. L'Arc de triomphe debout à son rond-point qu'entourent des bornes de pierre ; des chaînes vont de l'une à l'autre. Le vieux monument reste stoïque sous le temps, avec ses trophées sculptés, ses colonnes aux cannelures rompues, son fronton triangulaire ; parfois des pigeons s'y posent, roucoulent et, un à un, passent en volant sous l'arcade. Le théâtre, son haut mur, son laurier.

Avignon. Le Palais des Papes, robuste, monumental et dur. Des petites rues descendantes longent les

soubassements. De là toute l'énormité de la forteresse apparaît, massive, perpendiculaire, écrasante.

Arles. Les Alyscamps. Les tombeaux de pierre s'alignent le long de la voie des peupliers dont le frémissement berce ce néant, d'une rumeur éolienne et lui donne une âme. Le lieu est à peine triste. C'est grave et beau ; des libellules bleuâtres et vertes vont et viennent ; elles ont des ailes de Psychés ; elles volent, transparentes, païennes et funéraires.

Abbaye de Montmajour. Un vent furieux, dans un ciel de soleil, bat les vieilles murailles jaunes de pierre surdorée. Toute la ruine gronde et siffle. On entre dans de vastes salles voûtées et vides. Les marches de l'escalier qui va à la crypte de l'église se sont unifiées en une pente douce qui descend vers l'ombre. On a derrière soi la clarté d'une étroite fenêtre. De l'autel on en voit cinq autres dans cinq chapelles rayonnantes. Le bruit du vent s'est tu derrière les épaisses murailles. Rien ne trouble le silence de cette profonde cavité à demi ténébreuse, mais en remontant vers la nef supérieure, on entend de nouveau le souffle reprendre sa rage ensoleillée et claire qui, au sortir, vous assaille au visage de poussières acérées et piquantes.

Arles. Dans le cloître de saint Trophime, il y a des colombes. Elles se perchent sur le vieux toit qui domine le préau herbu. Parfois elles roucoulent doucement, puis elles s'envolent une à une, ou toutes ensemble. Le cloître est ombre et soleil. Dans la pierre des colonnes de longs personnages s'adosent en robes de clercs ou de docteurs, le bâton ou le rouleau à la main, en allures roides de pieuses marionnettes ; au-dessus d'eux les chapiteaux sculptés fleurissent et fructifient. À un angle, un puits a pour margelle un tronçon de colonne antique. L'heure sonne à même le temps dans le clocher carré.

Arles. Le beau sarcophage antique du musée d'Arles, aux parois à bas-reliefs, est d'un marbre admirable, moite et lisse, presque pieux, un marbre virgilien aux transparences d'albâtre. Il y semble poindre dans la dure matière comme une aube d'outre-vie, paganisme lucide de christianisme. Ce marbre atteste des résurrections.

Il y a aussi des tombeaux, tout le long des Alyscamps, mais ils ne sont pas de cette chair marmoréenne et intacte. Les mousses les disjoignent et les piquent comme d'une pourriture végétale, mais ils ont une douceur à être vides et frustes, et leurs fissures laissent rêver aux issues mystérieuses de la mort.

Arles. Dans les vieilles arènes d'Arles et de Nîmes, sous leur arcature robuste, le long des couloirs circulaires à plafond de pierre, rôde encore la Louve romaine. Écroulées et superbes, cuites de soleils et d'incendies, cariées et rocheuses, elles furent de formidables instruments de joie, et maintenant encore, quand elles s'emplissent pour les combats de taureaux, on doit entendre au loin la grosse rumeur de la foule, comme si grondait, à travers les siècles, un écho de la voix de bronze de la vieille Rome.

Hautaine, tendre, harmonieuse et divine Grèce, on te regarde en silence quand tu passes, on te regarde avec un muet amour respectueux ! Rome, virile et robuste, je serrerais ta main vigoureuse, toi qui crus aux dures fictions de la patrie et du droit, mais il me semble que je baiserais tes lèvres douloureuses et chaudes, ô douce et nerveuse Chrétienté, svelte et souffrante, et qui passes portant une palme en tes mains blessées !



Il y en a encore bien des pages dans mon carnet et que je pourrais déchiffrer et qui continueraient avec maints écarts mon itinéraire vers la mer. Elles me mèneraient vers Nîmes où coule, sous des ombrages de bois sacré, la plus mystérieuse et la plus pure des fontaines. Ses eaux ont frémi aux bains des Naïades, et les Nymphes y ont bu dans leurs mains jointes. En leur miroir nocturne s'est reflété le visage